Il n’y a pas d’un côté un Occident uniformément dévastateur et de l’autre des peuples indigènes vivant en amitié avec la nature, mais différentes manières de concevoir, de distribuer et d’organiser la *violence anthropique*, celle que toute existence humaine entraîne dans son sillage.

L’Occident moderne a inventé un mode d’exercice de la violence anthropique caractérisé par l’articulation de deux formes originales de relation au vivant : l’une s’est appelée l’*amour de la nature*, qui condamne et rejette la violence, et l’autre l’*exploitation de la nature*, qui fait de la violence conquérante un but et une valeur en tant que condition de l’abondance et du progrès.

L’amour de la nature est une attitude caractérisée par la bienveillance, l’admiration et la volonté de protection. Ce rapport désintéressé se manifeste par exemple dans la sanctuarisation de territoires sous forme de réserves naturelles ou dans la sacralisation de certains vivants comme les animaux de compagnie.

L’exploitation de la nature désigne le traitement du milieu vivant comme un ensemble de ressources matérielles dans lesquelles l’humain peut puiser à loisir pour en faire des marchandises destinées à alimenter des marchés mondiaux. La relation de production qu’elle instaure est possessive et civilisatrice : elle consiste à s’approprier la nature et à œuvrer à son *amélioration* pour en augmenter les rendements, comme on le voit dans l’industrie extractive ou la production d’animaux et de plantes améliorés génétiquement. […]

Le cas des animaux domestiques en Occident est éclairant car il permet de comprendre que l’attitude de bienveillance protectrice a été dans certains cas une condition préalable à l’avènement de l’exploitation industrielle, plutôt qu’une réaction à son encontre. On verra dans ce livre que c’est parce que le sentiment de compassion et l’intolérance au sang se sont répandus au XVIIIe siècle dans les élites sociales que la dissimulation des abattoirs, le grand enfermement des animaux et la mécanisation de la violence au XIXe siècle ont été à la fois nécessaires, possibles et rentables économiquement. En quittant les fermes et les rues des villes, la violence s’est désocialisée, mécanisée et démultipliée.

Deux formes originales de traitement des animaux se sont ainsi généralisées à une époque récente. D’un côté, l’animal de rente, éloigné des habitations humaines, désocialisé dans des bâtiments industriels, est réduit à une fonction productive : tel est l’*animal-matière*. De l’autre, l’animal de compagnie est nourri, intégré à la famille humaine, toiletté, médicalisé, privé de vie sociale et sexuelle avec ses congénères, rendu éternellement immature par une castration généralisée : il est l’*animal-enfant*. Si ces deux traitements, animal-enfant et animal-matière, peuvent sembler foncièrement antagonistes, il appartient à l’anthropologie de comprendre par quelles relations historiques, quelles interdépendances économiques et quelles affinités ontologiques ils sont en réalité nécessairement complémentaires. L’accès en masse des chiens et des chats au statut d’animaux de compagnie, confinés dans des habitations humaines où ils ne peuvent plus se nourrir par eux-mêmes, a été rendu possible par l’industrialisation de leur alimentation et la baisse des coûts de production de la viande. Nous nourrissons nos animaux-enfants de la chair et du sang de nos animaux-matière. La déshumanisation des conditions de vie de nos anciens animaux de ferme n’est pas en *contradiction* avec la personnification de nos animaux de compagnie, elle en est la *condition de possibilité*.

Stépanoff, C. (2021),

*L'animal et la mort : Chasses, modernité et crise du sauvage*,

Paris, La Découverte.